

RÉSUMÉS DE QUELQUES ARTICLES LES PROBLÈMES SOCIAUX EN AFRIQUE

PAR BRUNO GUTMANN.

(Voir p. 429)

DE nos jours, en Afrique Orientale, lorsqu'un indigène de la plaine rencontre un représentant des tribus qui vivaient autrefois sur les collines, il lui demande: 'Qui êtes-vous?' Si son interlocuteur lui répond: 'Je suis chrétien,' il l'invite aussitôt à entrer chez lui et à s'y reposer. La forme de la question est significative, la personne interpellée ne donne ni son nom, ni celui de sa tribu ni celui de son canton, elle se fait connaître en indiquant sa religion. L'indigène se rend compte, en effet, que c'est grâce à celle-ci qu'il arrivera à développer sa personnalité et sa communauté bien au-delà de sa tribu. Les groupements désorganisés des plaines sont les plus ardents à souhaiter une organisation nouvelle, ils sentent qu'ils peuvent l'obtenir par le christianisme.

Cette attitude n'est pas comprise par l'Européen qui considère d'abord et avant tout l'indigène comme un Africain et ensuite comme un chrétien. Dans son opinion, la vie de la communauté devrait être modelée sur la nation, l'idéal étant la formation d'un état constitutionnel. Il est convaincu que les indigènes peuvent exprimer de manière nationale leurs aspirations communes en tant qu'africains; il ne s'aperçoit pas du trouble profond qu'ils ressentiraient à l'idée qu'ils appartiennent à un continent particulier, mais il est probable que cette notion serait écartée par eux, car elle est trop vaste pour leur esprit. On regarde comme un manque d'individualité le fait que nulle part les indigènes n'ont dépassé l'organisation tribale et l'on se base sur cette constatation pour justifier les essais tentés pour adapter à l'Afrique le statut personnel occidental et s'en servir comme base fondamentale de l'évolution des communautés. Il vaudrait mieux considérer avec quelle persistance les liens organiques se sont maintenus parmi ces populations, car ce fait révèle une individualité vigoureuse, sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour développer la constitution sociale.

Parmi les indigènes encore organisés l'arrivée de l'Européen agit comme un poison. L'homme blanc instruit l'indigène à juger les choses extérieures comme de première importance et le corps aussi bien que l'âme comme des instruments à utiliser en vue du progrès et de l'industrie. Pour le Noir, d'autre part, l'Européen appartient à une race supérieure dont il souhaite suivre les voies, mais son admiration se change en haine lorsqu'il s'aperçoit que, malgré tout, il ne peut modifier la couleur de sa peau, ni sa nature. Il est libéré de ce sentiment en découvrant que l'Européen n'est pas meilleur que

lui, mais différent, et que le christianisme est la seule puissance qui les unit tous deux.

En Afrique Orientale on traduit 'civilisation' par le mot *ustarabu* signifiant adopter la religion et les mœurs des Arabes, c'est-à-dire imiter les façons de parler, de s'habiller, de se conduire, de se gouverner des Arabes. *Ustarabu* aboutit donc à supprimer l'individualité du peuple, mais ne va pas jusqu'à détruire l'estime personnelle. En effet, l'arabisé devient membre de la nation arabe par commensalité et alliances, sa virilité s'exalte sous l'influence de cette vaste parenté humaine. L'usage de ce terme pour traduire 'civilisation' ne peut que suggérer aux indigènes l'idée d'une adoption des croyances et des mœurs des Européens, non comme quelque chose de particulier, mais de manière à ne faire qu'un avec ces derniers; tandis que pour les Européens civilisation signifie progrès matériels, édification systématique pour chaque peuple d'une condition ou super-condition sociale.

Il y a à cela un danger permanent. L'indigène se libère des liens qu'il tient de son origine et des devoirs qui s'y rapportent, non parce qu'il les trouve inutiles en raison de ses sentiments nouveaux à l'égard des choses matérielles, mais parce qu'il recherche d'autres biens plus nobles dans l'européénisation. Cependant, l'Européen conscient de l'isolement causé par la civilisation a commencé à protéger la société indigène, mais il n'a pas encore compris qu'il lui faut choisir en définitive entre deux types, celui de la vieille société spiritualiste et celui du monde matérialiste. Aucun compromis n'est possible désormais.

Les principes fondamentaux qu'il faut avoir présents à l'esprit en essayant de réaliser un heureux contact des races blanche et noire en Afrique peuvent se formuler ainsi: 1. La formation du caractère individuel et de la conscience est et demeure unie à l'existence des formes sociales originelles, basées sur la parenté, le voisinage, les classes d'âge et les règles qui en découlent. 2. L'étendue de ces règles ne doit pas être en question, leur autorité ne saurait être limitée. 3. Les personnes responsables des groupements doivent être les piliers de tout gouvernement autonome, car c'est par eux que s'effectuera la co-administration de l'élément nouveau issu du contact des Noirs et des Blancs dans le domaine économique et dans celui de la civilisation. 4. L'ouverture d'écoles et d'églises, la fondation des noyaux industriels et des corporations résultant de cette alliance, doivent être conçues de telle sorte que l'individu soit considéré dans chaque organisation comme un membre adhérent susceptible d'exercer sa responsabilité et de recevoir assistance tout en demeurant contrôlé.

Des demi-mesures seraient insuffisantes. Nous ne pouvons remettre simplement l'administration aux chefs assistés des anciens, ce qu'il est important d'obtenir c'est une représentation bien comprise du peuple. Le rôle du chef est devenu trop individuel sous l'influence des Européens. Le conseil normal d'un chef se compose normalement des chefs de famille de son territoire.

Chez les Wachagga il y avait trois familles étendues formant un groupe à l'intérieur duquel on pratiquait l'échange des sœurs, c'est-à-dire l'intermariage, il était donc possible de constituer un conseil très maniable en y faisant entrer alternativement des représentants choisis dans les trois familles étendues. Il résulte de l'expérience que la première mesure à prendre avant d'introniser le président du conseil des anciens devrait être, naturellement, de réunir le groupe familial lui-même. Des nominations ainsi faites raffermiraient la constitution, elles auraient sur l'individu un effet puissant, car il se sentirait traité devant le conseil des anciens comme un membre du groupe familial agissant en liaison étroite avec les membres de sa parenté.

La disparition du système des classes d'âge en Afrique et le mépris grandissant des jeunes gens pour les vieillards sont de très graves dangers. L'influence européenne arrache en effet aux anciens le contrôle des jeunes gens, et répand parmi ces derniers l'illusion qu'ils auront un avenir meilleur s'ils se tournent vers l'homme blanc. Cependant ils perdent progressivement leurs traditions, leur vocabulaire s'appauvrit, car ils méprisent l'enseignement des vieillards; de plus, leurs goûts et leur genre de vie, par une imitation maladroite de l'Européen, les conduisent à la dissipation. Libérés de l'autorité des anciens, ils contractent des mariages qui aboutissent à une dégénérescence de la race.

Le seul remède consiste dans la reconnaissance du système des classes d'âge comme une organisation primordiale dans la société indigène. Pour atteindre ce but, instituteurs, fonctionnaires et missionnaires doivent travailler en commun. Les établissements d'éducation peuvent y aider de leur côté en respectant la répartition en classes d'âge et en rétablissant l'autorité des plus anciennes sur les autres. Les travailleurs de plantations pourraient également être réunis en confréries autonomes en ce qui touche leurs propres affaires, et sous le contrôle des anciens. Il y a à ce propos une comparaison à faire avec le vieux système d'*artel* de la Russie dans lequel des ouvriers habiles faisaient agréer leurs services dans les associations, ce qui avait une influence éducative des plus heureuses et contribuait à faire augmenter les salaires de tous.

Les sentiments éveillés par la civilisation de l'Europe et de l'Amérique ont rendu la terre elle-même dangereuse pour les indigènes. Chez les Chagga le mari et la femme cultivent souvent des champs séparés, afin que chacun d'eux ne puisse contrôler les récoltes de l'autre. Tous les produits de l'exploitation sont vendus et les enfants sont sous-alimentés, aussi n'atteignent-ils point le développement normal de la race. De plus, la culture du coton et du café en vue du commerce empêche la mise en valeur rationnelle du pays. Des plantations de cette nature élargissent le gouffre existant déjà entre riches et pauvres et, ce qui est pis, les indigènes sont ainsi placés sous la dépendance du marché mondial, de sorte que leur existence est économiquement menacée.

Les *artels* du régime russe montrent que le capitalisme ne donne pas

naissance à une masse populaire amorphe, mais au contraire que les anciens groupes possèdent une extraordinaire puissance d'adaptation, qui, influencée et guidée par les sociologues, est susceptible d'une évolution variée, satisfaisante pour les travailleurs. Il résulte nettement de l'étude du Professeur Lederer sur la transformation du système économique au Japon que dans ce pays le capitalisme pourrait créer au point de vue social une classe nouvelle d'ouvriers en relations avec l'organisme des diverses entreprises si les sentiments de l'ensemble évoluaient de façon satisfaisante. Ces exemples prouvent qu'il est possible de sauvegarder l'existence des groupements naturels en présence du capitalisme et des grands intérêts commerciaux, c'est pourquoi nous sommes fondés à lutter pour préserver les sociétés africaines, même lorsque leurs membres sont employés dans les mines de diamants et sur les placers aurifères. Nos efforts dans ce sens seront d'autant plus à encourager que dans sa grande majorité l'Afrique est demeurée agricole.

Dans son dernier livre Sombart dit que l'importance du capitalisme et des méthodes modernes dans le commerce et l'industrie est sous-estimée. L'économie du système agraire demeure malgré tout la principale, car elle comprend les deux tiers de l'humanité. Sombart pense qu'il y a actuellement des indices d'un ralentissement et même d'un arrêt de l'énergie capitaliste.

L'homme blanc doit concevoir la responsabilité qu'il encourt comme représentant de la race dominante dont les façons de vivre sont imitées. On accorde en général trop peu d'attention au fait que le fréquent manque de contrôle physique et de discipline individuelle chez l'Européen affaiblit la moralité de l'indigène.

Mais il faut être conscient que c'est surtout par les écoles que nous nuisons à l'Africain. L'école devrait refléter la constitution intérieure de la société indigène et entretenir des relations avec les chefs responsables du groupe. Nous rendons cela impossible en augmentant de plus en plus les traitements des instituteurs grâce à l'aide des gouvernements, nous les écartons ainsi de l'existence normale de leurs concitoyens et nous les privons de tout contact avec ces derniers.

Ceci est le résultat de notre désir de faire de l'instituteur un propagateur de nos idées, et ces agents nous font perdre avec les indigènes le contact personnel qui seul aboutira à une heureuse alliance des deux races. La seule école africaine digne de ce nom est celle dont l'idéal serait d'instruire les élèves de la structure complète du groupe social en en faisant apprécier la valeur et en en reconnaissant l'importance de deux façons: d'abord en gardant à l'école l'organisation sociale des écoliers comme base de leur activité scolaire, ensuite en choisissant parmi les chefs de la communauté les membres d'un conseil directeur pour l'institution. De cette façon celle-ci serait de plus en plus un organe de liaison avec la société indigène. Ce programme se peut réaliser aussi bien dans les écoles élémentaires que secondaires.

Rien n'est plus dangereux que les intermédiaires. Indiens, Arabes, métis, indigènes européens forment une barrière qui isole la race blanche et la race noire et exercent une influence regrettable sur les esprits des indigènes.

PROBLEMS OF SOCIAL ORGANIZATION IN AFRICA

BY BRUNO GUTMANN

(See p. 429)

IN East Africa nowadays a native of the plains on meeting a member of the old hill-tribes will say, 'Who are you?', and if he answers: 'I am a Christian', will invite him to come in and rest. The form of the answer is significant, the person questioned not giving his own name or that of his tribe or district, but making himself known according to the religious, universal, point of view. The African realizes that it is through religion that the further development of his personality and of a community-life extending beyond the tribal area will best be effected. It is more especially the broken tribes in the new settlements of the plains who so ardently long for organic forms once more, and who feel they may attain their desire through Christianity.

Such an attitude is not understood by the European, who regards the Native first and foremost as African, and only secondarily as Christian. According to his views, community-life should be modelled on the nation, the ideal form being the constitutional state. He is convinced that the Natives ought to express their community-sense nationally, as Africans, and he does not perceive how utterly overwhelming the idea of regarding himself as belonging to a continent would be to a Native—though he would set this same idea as too vast for himself. The fact that the Natives have nowhere advanced beyond tribal organizations has been regarded as showing a lack of individuation power, and is held to justify the attempt to use continental citizenship as the structural basis for community development in Africa. But we ought rather to regard the persistence of organic ties among these peoples as revealing a peculiarly strong individuality to the folk-soul, and to allow ourselves to be guided by this in helping them to develop their social constitution.

In the native world, still organic in its structure, the advent of the European acts like poison. The white man teaches the Native to regard outward things as of chief importance, and to consider body and soul as instruments in the path of progress and industry. The Native, on his part, regarding the European as a being of superior race, desires to learn his ways; his admiration turning to hatred when he finds he cannot change his own skin and nature. His deliverance comes when he recognizes that the